

Changarnier un témoignage solennel de la sympathie de l'Assemblée.
Le Vint M. Dufaure dont la parole incisive et mordante et l'argumentation vigoureuse étrigent le cabinet et l'aula dans des cercles de fer, tandis que chaque mot le traversait de part en part comme la lame d'une dague.

M. Rouher éleva la voix en faveur du ministère et ne donna que des explications incomplètes. Enfin, M. de Régnat demanda qu'une commission fut nommée dans les bureaux pour avis aux résolutions que pourraient commander les circonstances. Toute la majorité, sauf quelques élusés et la plus grande partie de la montagne, se leva pour déclarer l'urgence de cette mesure.

Que sortira-t-il de tout cela pour la France ? Nous l'ignorons. L'avenir est entre les mains de la Providence.

COMPOSITION DU NOUVEAU MINISTÈRE.

Les démissions de MM. Baroche, Fould, Rouher et Parieu n'ayant pas été acceptées, le Ministère se trouve ainsi composé :

M. Bouher, garde sceaux, ministre de la justice ;

M. Drouin de Lhuys, ministre des affaires étrangères ;

M. le général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, ministre de la guerre ;

M. Théodore Ducos, ministre de la marine et des colonies ;

M. Broche, ministre de l'intérieur ;

M. Magne, ministre des travaux publics ;

M. Bonjean, ministre de l'agriculture et du commerce ;

M. de Parieu, ministre de l'instruction publique ;

M. Achille Fould, ministre des finances."

UNE LECTURE SUR LES JÉSUITES.

Le ministre ou pasteur dissident, J. F. Berg, homme, à ce qu'il paraît, fort lettré ou du moins, passant pour l'être, a consacré, il n'y a pas longtemps, aux Jésuites, toute une longue dissertation devant le public de Philadelphie. La lecture a passé, mais l'impression en a fidélement conservé la substance sous la forme d'une brochure actuellement en vente à la boutique de B. Cosgrove librairie de Toronto. Le *Toronto Globe*, enchanté de la nouvelle, la publie avec le commentaire de sa façon que l'on va lire sur la beauté de l'édifice pyramidal érigé par le ministre Berg en haine des Jésuites.

"Le Rév. Docteur, dit-il, profondément pénétré de la conviction que le Jésuitisme emploie tous ses artifices pour se mettre dans les bonnes grâces du peuple d'Amérique, pour des fins de suprématie Papale, et dans la croyance que les préférences religieuses de toute famille ayant des serviteurs catholiques romains, sont toutes courues des Prêtres, presse ses compatriotes de résister aux efforts que l'on tente pour saper le Protestantisme, au moyen de la plus légère adhésion à un système qui proclame la doctrine suivante :

"La fin justifie les moyens selon le programme admis du despote. Sil peut parvenir à ses fins par des moyens honnêtes, tout est au mieux; si les moyens violents sont nécessaires, le vrai, est la devise pratique des Jésuites."

Le docteur donne une esquisse de Loyola, son début et ses progrès, et quelques particularités au sujet de la Société ou de l'Ordre qu'il fonda. Comme les Statuts de l'Ordre n'ont jamais été en aucune manière mis au jour, bien qu'ils aient été réclamés par les Cours de Justice, c'est pour cette raison qu'il ne s'attache seulement qu'à l'application pratique du système. Il en voit assez dans l'inquiétude siévrante de la Société aux États-Unis, pour se convaincre que le Jésuitisme qui toujours travaille dans l'ombre, est activement à l'œuvre. Elle s'est jusqu'à présent ingérée dans la politique de tous les Etats qui lui ont accordé un refuge, et son histoire montre :

"La subversion et l'anéantissement de la liberté, et l'extinction de la cruauté la plus épouvantable qui ait en aucun temps fait gloire au monde.... Si nous ne nous ressentons pas du mouvement du Jésuitisme dans notre propre pays, pourquoi se sont-ils mêlés, il y a six ans, de notre système d'écoles publiques, lorsqu'ils entreprirent d'arracher la Bible des mains de nos petits enfants? Qui engendra cette attaque? Ne représentent-ils pas cette fraction qui les signala dans notre ville par une brûlade de deux cents copies des Ecritures dans un feu-de-joli public?" Ces mêmes prédicateurs n'ont-ils pas demandé à nos guides de soumettre à leur examen chaque livre d'histoire destiné à l'Ecole, afin que rien de ce qui peut les offenser dans l'histoire ne restât dans les souvenirs? Ne vous m'prenez pas sur ce que je vous dis; ils n'ont aucune objection aux écoles publiques, pourvu seulement que le contrôle en soit dévolu leurs pieuses mains."

Le premier est celui des Hurons à Lorette, près de Québec. Il renferme les restes d'une nation justement célèbre dans nos annales mais il croit sincèrement que le dessin qu'ils ont formé de régir les destinées de l'Amérique, ne sera jamais effectué." Combien de fois cette maxime calomnieuse été démentie et refutée? Continuez la vie

Berg ne fera plus un reproche à leur fraternité de ce qu'ils répudient des éditions falsifiées de la Bible; il n'aura plus seulement de prétexte pour cette proscription toute fraternelle qu'il se permet d'exercer à leur égard en voulant leur interdire l'exercice du ministère catholique dans la république libre des Etats-Unis.

N'est-ce pas un malheur pour M. Berg que son amour de la tolérance religieuse ait pu lui faire croire qu'il est raisonnable d'en excepter les Jésuites?

Les Statuts de l'Ordre n'ont jamais vu le jour, dit M. Berg, et, par conséquent, il n'en parle pas. Toutefois il se trompe: ces Statuts sont depuis longtemps chose publique; il suffirait à M. Berg, de s'adresser au libraire Poussielgue-Rusand, rue Hauteville, N° 9, Paris, pour dissiper tous ses doutes à cet égard. C'en est assez sur cette preuve d'ignorance de la part du grand Docteur de Philadelphie. Nous l'invitons seulement à regarder au recueil des statuts réglementaires des Jésuites et d'y montrer à ses admirateurs le passage qui, selon lui, autorise les belles maximes qu'il se plaît à mettre sur leur compte. Ce serait du moins un acte de bonne foi, celui-là!

Au reste, puisqu'il s'agit des Jésuites de ce continent, il n'y a pas grand mal à voir dans ce que leur attribue M. Berg. Il s'agit, pensons-nous, de prosélytisme religieux: or, rien ne démonte que les Jésuites aient cherché noise à M. Berg sur la manière dont il veut exercer le sien. Il paraît bien plutôt que ses prédications ont eu comparativement peu de succès, et qu'ainsi il doit être juste de ravis aux propagateurs du catholicisme cette liberté religieuse et civile que chacun, à ce qu'il paraît, dans les rangs de M. Berg ne reclame que pour soi-même. Est-ce là la seule fraternité à l'usage de M. Berg et consorts?

Le Rév. M. Berg viendra facilement à bout de sa thèse en persistant à ne voir qu'un seul côté des hommes et des choses. Le *Toronto Globe*, qui, lorsqu'il lui arrive de parler religion, initie parfaitement M. Berg, se piquera peut-être de justifier son Docteur. Nous lui conseillerions de l'entreprendre si nous n'étions sûrs d'avance qu'il n'en ferait que redire sans les prouver, les insinuations de M. Berg ou autres semblables que l'on prend volontiers pour des vérités lorsqu'elles sont inspirées par ce fanatisme farouche qui, selon l'expression d'un ministre Baptiste d'Angleterre, que nous aurons à citer dans notre prochain numéro, est un des grands maux de la civilisation moderne érigé par le ministre Berg en haine des Jésuites.

"Le Rév. Docteur, dit-il, profondément pénétré de la conviction que le Jésuitisme emploie tous ses artifices pour se mettre dans les bonnes grâces du peuple d'Amérique, pour des fins de suprématie Papale, et dans la croyance que les préférences religieuses de toute famille ayant des serviteurs catholiques romains, sont toutes courues des Prêtres, presse ses compatriotes de résister aux efforts que l'on tente pour saper le Protestantisme, au moyen de la plus légère adhésion à un système qui proclame la doc-

"La fin justifie les moyens selon le programme admis du despote. Sil peut parvenir à ses fins par des moyens honnêtes, tout est au mieux; si les moyens violents sont nécessaires, le vrai, est la devise pratique des Jésuites."

Le docteur donne une esquisse de Loyola, son début et ses progrès, et quelques particularités au sujet de la Société ou de l'Ordre qu'il fonda. Comme les Statuts de l'Ordre n'ont jamais été en aucune manière mis au jour, bien qu'ils aient été réclamés par les Cours de Justice, c'est pour cette raison qu'il ne s'attache seulement qu'à l'application pratique du système. Il en voit assez dans l'inquiétude siévrante de la Société aux États-Unis, pour se convaincre que le Jésuitisme qui toujours travaille dans l'ombre, est activement à l'œuvre. Elle s'est jusqu'à présent ingérée dans la politique de tous les Etats qui lui ont accordé un refuge, et son histoire montre :

"La subversion et l'anéantissement de la liberté, et l'extinction de la cruauté la plus épouvantable qui ait en aucun temps fait gloire au monde.... Si nous ne nous ressentons pas du mouvement du Jésuitisme dans notre propre pays, pourquoi se sont-ils mêlés, il y a six ans, de notre système d'écoles publiques, lorsqu'ils entreprirent d'arracher la Bible des mains de nos petits enfants? Qui engendra cette attaque? Ne représentent-ils pas cette fraction qui les signala dans notre ville par une brûlade de deux cents copies des Ecritures dans un feu-de-joli public?" Ces mêmes prédicateurs n'ont-ils pas demandé à nos guides de soumettre à leur examen chaque livre d'histoire destiné à l'Ecole, afin que rien de ce qui peut les offenser dans l'histoire ne restât dans les souvenirs? Ne vous m'prenez pas sur ce que je vous dis; ils n'ont aucune objection aux écoles publiques, pourvu seulement que le contrôle en soit dévolu leurs pieuses mains."

Le premier est celui des Hurons à Lorette, près de Québec. Il renferme les restes d'une nation justement célèbre dans nos annales mais il croit sincèrement que le dessin qu'ils ont formé de régir les destinées du

Canada ne fera plus un reproche à leur fraternité de ce qu'ils répudient des éditions falsifiées de la Bible; il n'aura plus seulement de prétexte pour cette proscription toute fraternelle qu'il se permet d'exercer à leur égard en voulant leur interdire l'exercice du ministère catholique dans la république libre des Etats-Unis.

N'est-ce pas un malheur pour M. Berg que son amour de la tolérance religieuse ait pu lui faire croire qu'il est raisonnable d'en excepter les Jésuites?

Les Statuts de l'Ordre n'ont jamais vu le jour, dit M. Berg, et, par conséquent, il n'en parle pas. Toutefois il se trompe: ces Statuts sont depuis longtemps chose publique; il suffirait à M. Berg, de s'adresser au libraire Poussielgue-Rusand, rue Hauteville, N° 9, Paris, pour dissiper tous ses doutes à cet égard. C'en est assez sur cette preuve d'ignorance de la part du grand Docteur de Philadelphie. Nous l'invitons seulement à regarder au recueil des statuts réglementaires des Jésuites et d'y montrer à ses admirateurs le passage qui, selon lui, autorise les belles maximes qu'il se plaît à mettre sur leur compte. Ce serait du moins un acte de bonne foi, celui-là!

Au reste, puisqu'il s'agit des Jésuites de ce continent, il n'y a pas grand mal à voir dans ce que leur attribue M. Berg. Il s'agit, pensons-nous, de prosélytisme religieux: or, rien ne démonte que les Jésuites aient cherché noise à M. Berg sur la manière dont il veut exercer le sien. Il paraît bien plutôt que ses prédications ont eu comparativement peu de succès, et qu'ainsi il doit être juste de ravis aux propagateurs du catholicisme cette liberté religieuse et civile que chacun, à ce qu'il paraît, dans les rangs de M. Berg ne reclame que pour soi-même. Est-ce là la seule fraternité à l'usage de M. Berg et consorts?

Le Rév. M. Berg viendra facilement à bout de sa thèse en persistant à ne voir qu'un seul côté des hommes et des choses. Le *Toronto Globe*, qui, lorsqu'il lui arrive de parler religion, initie parfaitement M. Berg, se piquera peut-être de justifier son Docteur. Nous lui conseillerions de l'entreprendre si nous n'étions sûrs d'avance qu'il n'en ferait que redire sans les prouver, les insinuations de M. Berg ou autres semblables que l'on prend volontiers pour des vérités lorsqu'elles sont inspirées par ce fanatisme farouche qui, selon l'expression d'un ministre Baptiste d'Angleterre, que nous aurons à citer dans notre prochain numéro, est un des grands maux de la civilisation moderne érigé par le ministre Berg en haine des Jésuites.

"Le Rév. Docteur, dit-il, profondément pénétré de la conviction que le Jésuitisme emploie tous ses artifices pour se mettre dans les bonnes grâces du peuple d'Amérique, pour des fins de suprématie Papale, et dans la croyance que les préférences religieuses de toute famille ayant des serviteurs catholiques romains, sont toutes courues des Prêtres, presse ses compatriotes de résister aux efforts que l'on tente pour saper le Protestantisme, au moyen de la plus légère adhésion à un système qui proclame la doc-

"La fin justifie les moyens selon le programme admis du despote. Sil peut parvenir à ses fins par des moyens honnêtes, tout est au mieux; si les moyens violents sont nécessaires, le vrai, est la devise pratique des Jésuites."

Le docteur donne une esquisse de Loyola, son début et ses progrès, et quelques particularités au sujet de la Société ou de l'Ordre qu'il fonda. Comme les Statuts de l'Ordre n'ont jamais été en aucune manière mis au jour, bien qu'ils aient été réclamés par les Cours de Justice, c'est pour cette raison qu'il ne s'attache seulement qu'à l'application pratique du système. Il en voit assez dans l'inquiétude siévrante de la Société aux États-Unis, pour se convaincre que le Jésuitisme qui toujours travaille dans l'ombre, est activement à l'œuvre. Elle s'est jusqu'à présent ingérée dans la politique de tous les Etats qui lui ont accordé un refuge, et son histoire montre :

"La subversion et l'anéantissement de la liberté, et l'extinction de la cruauté la plus épouvantable qui ait en aucun temps fait gloire au monde.... Si nous ne nous ressentons pas du mouvement du Jésuitisme dans notre propre pays, pourquoi se sont-ils mêlés, il y a six ans, de notre système d'écoles publiques, lorsqu'ils entreprirent d'arracher la Bible des mains de nos petits enfants? Qui engendra cette attaque? Ne représentent-ils pas cette fraction qui les signala dans notre ville par une brûlade de deux cents copies des Ecritures dans un feu-de-joli public?" Ces mêmes prédicateurs n'ont-ils pas demandé à nos guides de soumettre à leur examen chaque livre d'histoire destiné à l'Ecole, afin que rien de ce qui peut les offenser dans l'histoire ne restât dans les souvenirs? Ne vous m'prenez pas sur ce que je vous dis; ils n'ont aucune objection aux écoles publiques, pourvu seulement que le contrôle en soit dévolu leurs pieuses mains."

Le premier est celui des Hurons à Lorette, près de Québec. Il renferme les restes d'une nation justement célèbre dans nos annales mais il croit sincèrement que le dessin qu'ils ont formé de régir les destinées du

Canada ne fera plus un reproche à leur fraternité de ce qu'ils répudient des éditions falsifiées de la Bible; il n'aura plus seulement de prétexte pour cette proscription toute fraternelle qu'il se permet d'exercer à leur égard en voulant leur interdire l'exercice du ministère catholique dans la république libre des Etats-Unis.

N'est-ce pas un malheur pour M. Berg que son amour de la tolérance religieuse ait pu lui faire croire qu'il est raisonnable d'en excepter les Jésuites?

Les Statuts de l'Ordre n'ont jamais vu le jour, dit M. Berg, et, par conséquent, il n'en parle pas. Toutefois il se trompe: ces Statuts sont depuis longtemps chose publique; il suffirait à M. Berg, de s'adresser au libraire Poussielgue-Rusand, rue Hauteville, N° 9, Paris, pour dissiper tous ses doutes à cet égard. C'en est assez sur cette preuve d'ignorance de la part du grand Docteur de Philadelphie. Nous l'invitons seulement à regarder au recueil des statuts réglementaires des Jésuites et d'y montrer à ses admirateurs le passage qui, selon lui, autorise les belles maximes qu'il se plaît à mettre sur leur compte. Ce serait du moins un acte de bonne foi, celui-là!

Au reste, puisqu'il s'agit des Jésuites de ce continent, il n'y a pas grand mal à voir dans ce que leur attribue M. Berg. Il s'agit, pensons-nous, de prosélytisme religieux: or, rien ne démonte que les Jésuites aient cherché noise à M. Berg sur la manière dont il veut exercer le sien. Il paraît bien plutôt que ses prédications ont eu comparativement peu de succès, et qu'ainsi il doit être juste de ravis aux propagateurs du catholicisme cette liberté religieuse et civile que chacun, à ce qu'il paraît, dans les rangs de M. Berg ne reclame que pour soi-même. Est-ce là la seule fraternité à l'usage de M. Berg et consorts?

Le deuxième est celui des Iroquois du Sault St. Louis, près de Montréal. C'est aujourd'hui le village Sauvage le plus peuplé et le plus florissant. Les Jésuites l'avaient fondé, il y a deux siècles, en attristant dans la colonie les plus fervents des néophytes qui se formaient chez les nations Iroquoises, mais qui avaient tout à craindre pour leur foi, au milieu de leurs parents et de leurs compatriotes restés payens. Ce joli village avec sa nouvelle église, les restes du fort bastionné que les François avaient construit pour mettre à l'abri ses habitants, et surtout sa position pittoresque sur les bords du grand fleuve, au fond du lac St. Louis, et à la tête des célèbres rapides du même nom, attire avec raison l'attention des voyageurs. C'est là qu'on conserve encore de ces restes précieux de la célèbre vierge Iroquoise Catherine Tekakwitha. Les PP. Jésuites Charleville et Lafitche ont habité sous l'humble toit qui sert encore d'asile au Missionnaire du lieu, et qui crité là quelquesunes de ces pages que Chateaubriant trouvait "quelquefois su- blimes, et souvent admirables pour leur similitude." (Genie du Christianisme.)

Le troisième est formé par les bons de la zèle actif Sulpiciens de Montréal, se compose d'Iroquois, d'Algonquins et de Nipissing. Après avoir habité près de la ville au pied de la montagne, on jugea bientôt nécessaire de les éloigner davantage du contact avec les colons François. Leur protecteurs et leurs amis leur donnèrent la charmante position qu'ils occupent aujourd'hui, au fond du Lac des Deux Montagnes. Le Fort François a vec ses bastions était resté intact jusqu'à ces dernières années. On conserve dans la sacristie une belle et riche bannière en soie habilement brodée par les dames de Montréal au commencement du siècle dernier, à l'occasion d'un célèbre traité de paix entre les Nations iroquoises et le gouvernement français.

Le quatrième est à St. François de Sales, sur le Lac St. Pierre, se compose des Abenakis qui, par attachement pour les François et leur religion, avaient préféré s'éloigner de la Colonie de la Nouvelle Angleterre près de laquelle ils habitaient.

Le cinquième, le village Iroquois de St. François Régis, ne fut d'abord qu'une colonie de quelques-uns des habitants du Sault St. Louis.

Dans le Haut-Canada, on ne peut guère compter comme villages réguliers que celui des Iroquois de la Baie de Quinté, près de Kingston, celui des Saults de Port Sarnia, sur la Rivière Ste. Claire, — ceux des Ottawas de l'Île Manitoulin, et ceux des différentes tribus Iroquoises qui vivent encore assez nomades sur la Grande Rivière, près de Toronto.

Les autres Sauvages, presque tous d'origine Algonquine, sont errants errants et vagabonds dans les immenses forêts qui sont au-delà des terres occupées par les colons d'origine européenne. La chasse et la pêche sont encore leur principale occupation, et sont leur seule ressource. Ils viennent à certaines époques échanger leurs pelleteries contre des munitions et des vêtements que leur distribuent les Agents de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est à ses nombreux comptoirs, échelonnés sur toute la surface de ces immenses solitudes, que le Missionnaire catholique peut les rencontrer facilement, et c'est ce qui donne lieu, chaque année, à ces courses lointaines, et à ces voyages périlleux à l'aide desquels la foi peut toujours se conserver et s'étendre, même au milieu de ces tribus errantes. On voit, chaque jour, ces peuples ou s'éloigner ou déperir. La maladie et la famine en déciment un grand nombre, chaque année.

Les autres Sauvages, presque tous d'origine Algonquine, sont errants errants et vagabonds dans les immenses forêts qui sont au-delà des terres occupées par les colons d'origine européenne. La chasse et la pêche sont encore leur principale occupation, et sont leur seule ressource. Ils viennent à certaines époques échanger leurs pelleteries contre des munitions et des vêtements que leur distribuent les Agents de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est à ses nombreux comptoirs, échelonnés sur toute la surface de ces immenses solitudes, que le Missionnaire catholique peut les rencontrer facilement, et c'est ce qui donne lieu, chaque année, à ces courses lointaines, et à ces voyages périlleux à l'aide desquels la foi peut toujours se conserver et s'étendre, même au milieu de ces tribus errantes. On voit, chaque jour, ces peuples ou s'éloigner ou déperir. La maladie et la famine en déciment un grand nombre, chaque année.

Out